

Les Etats-Unis traduisent encore trop peu de livres

LE MONDE DES LIVRES | 09.10.08 | 12h13 • Mis à jour le 09.10.08 | 12h13

L'Amérique a-t-elle fermé les yeux face au monde ? La littérature étrangère y est-elle désormais lettre morte ? C'est ce que semble penser Horace Engdahl, secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, auquel revient chaque année la tâche d'annoncer le prix Nobel de littérature. La semaine dernière à Stockholm, Engdahl déclarait en effet, devant les membres de l'Associated Press : *"Les Etats-Unis sont trop isolés. Ils ne traduisent pas assez et ils ne participent pas au grand dialogue des littératures. Cette ignorance les restreint."* Qui plus est, le secrétaire avait ainsi préfacé son propos : *"Il y a de la littérature de qualité dans toutes les grandes cultures, mais on ne peut échapper au fait que l'Europe, toujours, est le centre du monde littéraire."*

Le monde littéraire outre-Atlantique, lui, n'a pas tardé à réagir.

Harold Augenbraum, directeur du National Book Award - l'un des deux prix littéraires les plus prestigieux aux Etats-Unis -, a déclaré à l'Associated Press qu'il pensait envoyer une liste de lecture à Engdahl : *"Un tel commentaire me fait penser qu'Engdahl a lu peu de littérature américaine en dehors des choses les plus banales, et a donc une vision fort étroite de ce qui constitue la littérature à notre époque."*

"TERRIBLE MYTHE"

Et la traduction, dans cette affaire ? Le critique littéraire du *Washington Post*, Michael Dirda, admet que les Américains ne lisent pratiquement pas de littérature étrangère. Mais il s'empresse aussi de rétorquer à Engdahl : *"Je crois que c'est lui qui trahit une attitude insulaire à l'égard d'un pays qui jouit néanmoins d'une extrême diversité littéraire."*

Diversité, certes, mais la traduction se porte effectivement très mal. Le pourcentage perpétuellement cité d'oeuvres traduites par rapport à l'ensemble de la production littéraire américaine est de 3 %. Or il s'avère que le chiffre réel est beaucoup plus bas. En 1999, une étude du National Endowment for the Arts (NEA) avait compté 297 traductions littéraires pour une production totale de plus de 100 000 livres, parmi lesquels 10 000 étaient classés de "nature littéraire". Chad Post, directeur associé du Dalkey Archive, a reconduit cette année l'étude du NEA et, en six mois, n'a réussi à répertorier que 150 traductions dites "littéraires". De plus, nombre de celles-ci ne sont que des nouvelles traductions d'oeuvres classiques. Ce qui laisse une place insignifiante à la littérature étrangère contemporaine.

Esther Allen, traductrice et directrice du PEN Translation Fund à New York, dénonce *"ce terrible mythe selon lequel le lecteur américain n'est pas intéressé par la littérature étrangère, alors qu'en fait c'est un problème structurel au sein de l'industrie du livre"*. Les oeuvres traduites sont très mal rémunérées et n'incitent donc pas à investir pour leur promotion commerciale. Ajoutez à cela que la plupart des éditeurs américains sont monolingues et peu enclins au

risque. L'ironie étant, bien sûr, qu'Hachette et Bertelsmann, groupes français et allemand, possèdent l'industrie du livre américain...

Esther Allen se dit persuadée que 90 % des lecteurs américains ne se soucient nullement de savoir si un livre est traduit ou non. *"Ce qui compte, c'est l'histoire, les personnages hauts en couleur... Il faut donc tenter de séduire, au premier chef, les lecteurs. Les éditeurs suivront."* Et il existe déjà, il faut dire, de belles initiatives à New York, comme le festival PEN World Voices, le numéro "littérature étrangère" du *New Yorker*, ou les maisons spécialisées, notamment Archipelago et Open Letter. De loin en loin, quelques grands succès aussi, telle la reconnaissance accordée à Roberto Bolaño ou Per Peterson, tous deux classés parmi les cinq meilleurs livres de 2007 par le *New York Times*. Du côté français, enfin, deux "chargés du livre et des échanges intellectuels" se sont démenés depuis trois ans, au service culturel de l'ambassade, pour faciliter la publication de tel ou tel auteur. La route, certes, sera longue. Mais l'Amérique, assurent-ils, saura garder l'oeil ouvert. Il en va de sa survie.